

Dans l'Evangile du dimanche 28 octobre 2018 :

« Que veux-tu que je fasse pour toi ? » Mc , 10, 51

J'aime !

Jésus s'adresse à Bartimée, un homme que son nom fait, puisqu'il signifie cela, « le fils de celui qu'on honore », le fils qui fait honneur à son père, le fils en qui son père est glorifié.

La société, le clan familial, la mère et le père et les frères, lui-même s'il veut être fidèle à son nom, tous enjoignent Bartimée à réussir pour son père. J'ai ainsi beaucoup d'élèves adolescents qui se sentent la mission de réussir leurs études pour que leurs parents soient fiers d'eux. Le poids est redoutable.

Mais qui peut faire qu'à travers soi ses parents réussissent ? Qui peut évaluer ceci ? Quand en a-t-on fait assez ? Construire sa vie avec un tel projet, est-ce sain/t ? Sans doute Bartimée se dit-il même, à tort, qu'à travers lui, son père déchoit. En effet, Bartimée est aveugle. On sait la blessure narcissique que peut être – ça ne l'est pas toujours-, pour le père plus encore que pour la mère, le handicap d'un enfant. Alors, par ricochet, cela devient souvent une profonde blessure narcissique pour lui aussi, qui sent tout et, inconsciemment, sait tout. Enfin, dans cet Evangile, les conditions sociales font que Bartimée, en raison même de son handicap, glisse à la rue et vit de mendicité.

Bartimée, à la fois, doit mais ne peut pas, veut mais ne peut pas. Terrible !

Dans cette horreur retentit pour lui un magnifique « Que veux-tu que je fasse pour toi ? ».

Bartimée, qui courageusement n'a pas renoncé à son désir de vivre, répond : « Fais que je voie ! »

Nous comprenons que, pour dire cela, Bartimée s'est battu avec toute l'énergie du désespoir.

En dépit de sa cécité, il s'est orienté vers Jésus et il a couru vers lui. En laissant tomber son manteau, en le rejetant même, symbole fort, il s'est extrait de l'orbe parentale, de la demande tacite de réussite, de la sécurité que donne une appartenance malgré tout. Il est également sorti des cadres de la bienséance, par le cri, que les autres se sont évertués à éteindre : « Beaucoup le rabrouaient pour qu'il se taise ».

J'aime ce courage à perdurer, insolite, dans son désir et son être.

Jésus, qui s'appelle « Je suis » », peut reconnaître Bartimée. Il peut accéder à son désir. Il guérit.

Un jour ou l'autre, la Vie nous demande : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? »

Je suis allée récemment vers la Vierge Noire d'Einsiedeln, disant auparavant, au fil de mes rencontres : « J'emporte là-bas vos rêves ».

Une femme, digne de figurer sur une page des Evangiles, quand j'étais partie, m'a envoyé de fait un message. Il disait : « Voici mes rêves : je voudrais ne pas finir dans la pauvreté et je voudrais réussir ma vie spirituelle ».

J'ai transmis.

M'est avis que le deuxième vœux de cette femme est accompli. Je pense que le premier vœux le sera également parce que cette femme, qui par ailleurs gère avec une belle intelligence et un courage obstiné son tout petit avoir, précaire, est allée jusqu'au bout du « dire », du « se dire » et de la demande, une demande authentique qui n'exige pas mais fait part, tout simplement.

J'aime la méthode : travailler à assurer sa subsistance par soi-même, sans compter sur un magicien ; ensuite, quand la Vie pose sa question, prendre cette question au sérieux, quelle que soit la médiation, et répondre, répondre vraiment.

Le jour où le Christ me demandera ce que je veux, je ne voudrais pas passer à côté de la question.

Je ne voudrais pas la considérer comme décorative, adventice, formelle. Je ne voudrais pas négliger de répondre : « Des rêves de terre fécondée par le ciel ? Ridicule ! Cela ne veut rien dire. Rocambolesque ! »

Je voudrais ne pas rester bêtement interloquée : « Ben, j'sais pas... J'y ai jamais réfléchi... ». Je ne

voudrais pas me murer dans le mépris : « Oh, je n'ai besoin de rien ! Je n'ai pas de rêve particulier. Et puis, je n'ai besoin de personne, je me débrouille toute seule. »
Je ne voudrais pas être d'une politesse pusillanime : « Mon Dieu, je ne suis pas digne ... »
Je ne voudrais pas non plus demander n'importe quoi...

Je veux demander du très beau.

A moi donc de savoir ce que je veux.

Ce n'est pas forcément ce qui convient aux autres. Ce n'est pas forcément ce que je m'imagine. Ce n'est pas forcément ce que je considère en moi comme du caprice.

Savoir discerner ce que je veux - ce que je veux : pas ce que je veux bien ! - passe sans doute par un apprentissage que favorise l'exercice quotidien.

Celui-ci consiste à se demander à soi-même chaque matin : « Que veux-tu vivre aujourd'hui ? Que veux-tu, non par envie mais de désir ? Et que peux-tu faire pour t'en donner les moyens, ici, maintenant, tout de suite ? », « Que veux-tu te donner à vivre ? La Vie, elle, te donne la journée, pour que tu puisses la sculpter. Que veux-tu en faire ? ». Puis, nous passons à l'acte, aussitôt, nous prenant au sérieux.

Un pas plus loin, nous aurons cette brusque illumination : « Et si, aujourd'hui, je demandais : « Que voudrais-tu que je fasse pour toi ? », à mes proches, pour qui je pense si souvent !!! » Ils ont peut-être une idée à ce sujet. Elle est peut-être différente de tout ce que j'ai imaginé pour eux ...

Puisse la Vie avoir par nous la possibilité de demander à ceux qui sont sur notre chemin : « Que veux-tu que je fasse pour toi ? »